

Sprats

DAVID BESSIS

Sprats

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2005

*La membrane qui tapisse les narines
est le prolongement de celle qui tapisse l'estomac.*

THOMAS DE QUINCEY

Mardi 14 janvier 2014. Trente-deux dents. Vingt doigts, dont la moitié de pied. Deux yeux et deux oreilles. Des narines en quantité suffisante, mais pas en surnombre. Des bras, des mains, tout ce qu'il faut. Jusqu'ici, tout va bien.

Mercredi 15 janvier 2014. Il n'y a plus qu'à espérer que les choses auront l'ultime délicatesse de rentrer dans l'ordre. Alors viendra le temps du souvenir, puis celui de la nostalgie. Les événements auront eu leur début, leur fin. Ils ne seront plus que la somme de leurs péripéties.

Mais pour l'instant, les choses s'éparpillent, se délitent et se dérobent. La réalité ne se laisse plus faire : elle se monte contre moi.

Jeudi 16 janvier 2014. C'est dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, aux environs de quatre heures du matin, que je me suis spontanément présenté au service des urgences de l'hôpital X..., à Paris. Après quelques heures d'un sommeil agité, je m'étais réveillé en sueur, collé aux draps, et j'avais constaté que huit tentacules garnis de ventouses m'avaient poussé

sur l'abdomen. Sur mes premières heures à l'hôpital, mieux vaudrait garder le silence ; elles furent pénibles, et je crois pouvoir affirmer sans trop m'avancer que personne n'en est sorti grandi. Disons simplement que les médecins de garde, déjà éprouvés par la nuit de la Saint-Sylvestre, m'avaient reçu avec beaucoup de condescendance et un air de "on ne me la fait pas" franchement désobligeant. Il faut admettre à leur décharge que je m'y prenais mal. Je manquais d'habitude et je n'avais pas vraiment intégré ces tentacules. Je n'avais pas su les faire miens. Je n'en tenais pas assez compte. En somme, je n'étais pas un patient très crédible. De guerre lasse ou pour s'épargner les remords, on consentit à me laisser attendre sur le banc des ivrognes, avec le vague espoir que les choses s'y décanteraient d'elles-mêmes. Ce n'est que le lendemain, lorsque tout le monde eut dégrisé, que l'on prit la vraie mesure de la situation.

Les quelques jours suivants furent consacrés aux premiers examens. Tout ceci dans la plus parfaite désorganisation : on ne m'avait pas prévu. Après avoir hésité entre la cancérologie, la chirurgie orthopédique et la psychiatrie, on me plaça dans le service des maladies tropicales. Ce qui n'était qu'une hypothèse de travail.

Forme particulière de cancer, mutation que j'aurais portée depuis toujours et qui s'exprimerait subitement, inflammation, parasitisme fulgurant, dépression grave, réaction allergique ou auto-immune : en fait on ne sait rien. Certains médecins persistent à trouver mon cas suspect. Aucun ne me reproche ouvertement d'être un simulateur, mais on sent bien que mon histoire leur reste en travers de la gorge. Poliment, ils évoquent une situation complexe, et refusent de s'enfermer d'emblée dans une logique trop réductrice. Ils se méfient du biologisme béat et préfèrent se laisser plusieurs portes de sortie. Les analyses s'accumulent et les avis s'opposent. Les conflits menacent. De nouveaux prélèvements seront effectués demain. Il s'agira de comparer le patrimoine génétique des tentacules avec celui des parties saines de mon corps.

On s'amuse également à placer des électrodes le long des tentacules. On en mesure les potentiels chimiques. On teste leur réaction à des stimulations électriques.

Le caractère insolite et légèrement subversif de mon affection m'a permis de bénéficier d'une chambre individuelle. Deux policiers montent discrètement la garde. Les visites sont interdites. Durant les premiers jours de

mon hospitalisation, je n'ai pas trop souffert de l'isolement. Les multiples examens et interrogatoires ne me laissent pas le temps de m'ennuyer, ni celui de réfléchir. Depuis la semaine dernière, les examens se sont espacés. J'occupe désormais l'essentiel de mes journées à rester dans ma chambre.

Le doute a su tirer profit de mon désœuvrement. J'ai commencé à comprendre que la maladie ne constituait pas un épisode isolé, une simple péripétie, mais qu'elle était appelée à devenir une réalité durable, avec laquelle il faudrait compter. Ceci explique ma décision de tenir un journal. Par l'intermédiaire de K..., l'un des infirmiers, j'ai pu me procurer ce cahier.

Que ce journal me permette de rester digne dans l'adversité !

Vendredi 17 janvier 2014. Deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, on procède au bilan anatomique et fonctionnel des tentacules. Ce sont mes seules occasions de promenade. Je suis extrait de ma chambre et mené par deux brancardiers à travers les souterrains de l'hôpital, où sont dissimulés différents appareils de mesure et d'imagerie médicale. On me soumet à de multiples tests. Puis on me ramène à

la surface et l'on me conduit dans une grande salle, tapissée d'inox du sol au plafond. Là m'attend le collège de médecins qui travaille sur mon cas. Ils sont une dizaine, auxquels s'ajoutent généralement cinq ou six étudiants, qui n'ont pas le droit de parler puisqu'ils sont là pour apprendre. Le chef du service des maladies tropicales préside le collège. Il m'examine le premier, puis cède la place aux autres médecins, selon l'ordre protocolaire. Quand tous en ont fini de me palper et de m'interroger, ils se retirent pour délibérer. Je me rhabille et l'on me reconduit dans ma chambre. Le parcours occupe la majeure partie de la matinée ; aujourd'hui, il a duré plus de trois heures.

Lors de mon admission, les tentacules n'atteignaient pas dix centimètres : pas de quoi fouetter un chat. Ils en mesurent maintenant plus de trente. Leur croissance a d'abord surpris les médecins. Elle les a littéralement pris de court. Chaque fois que l'on me demande si je suis bien certain que ces tentacules n'ont pas toujours été là, je me trouve embarrassé et incapable de fournir une réponse précise. Au fond, je n'en sais rien. Je peux juste dire que, jusqu'à cette nuit du 1^{er} janvier, je n'avais rien remarqué d'anormal. Mais avant de tomber malade, je ne passais

pas mon temps à m'inspecter le ventre. C'est ce manque de vigilance qui m'est apparemment reproché.

Au toucher, les tentacules sont fermes, bien qu'un peu visqueux. La radiographie a permis d'établir qu'ils sont dépourvus de squelette : il n'y a pas même l'amorce d'une structure cartilagineuse. Depuis la base où ils ont la même teinte rosée que le reste de ma chair, jusqu'aux extrémités où ils sont d'un vert profond et consternant, leur couleur varie. Leur surface est humide, comme la truffe d'un chien, et irrégulière, parsemée d'une multitude de petites ulcérations : les ventouses. Ces tentacules sont mobiles, mais je ne peux contrôler leurs mouvements. Ils agissent à leur guise. Des séances de kinésithérapie ont pour but de m'aider à exercer plus de contrôle. Il n'est en effet pas exclu que les muscles, qui constituent l'essentiel de la masse des tentacules, soient reliés à mon système nerveux central, mais par un chemin détourné. Ma maladresse à les commander s'expliquerait par le manque d'expérience de mon cerveau, qui doit encore apprendre à gérer ces nouveaux membres.

Quand on pince ou quand on pique, avec une aiguille, l'un de mes tentacules, la douleur est lointaine, diffuse. Elle survient avec retard.

Samedi 18 janvier 2014. Mon état est stationnaire. Le fardeau de l'existence, finalement, n'est pas si lourd.

Je n'aurais, à vrai dire, aucun motif de plainte, s'il n'y avait ces tentacules dont je n'ai que faire et qui m'encombrent dans chacun de mes mouvements. Il n'existe pas de position confortable. Le soir, dans mon lit, je tourne des heures avant de m'endormir. Sur le dos, sur le ventre ou sur le flanc, un tentacule finit toujours par être coincé sous mon poids. La circulation sanguine y est perturbée ; au réveil, le tentacule se trouve enflé et tout engourdi. Pour éviter ce problème, il faudrait que je dorme comme un cheval, debout, ou assis sur un tabouret. Ou que les tentacules soient regroupés du même côté.

Dimanche 19 janvier 2014. Celui qui n'a jamais vécu ici et qui prétend haïr les dimanches ne sait pas de quoi il parle. Les médecins, eux, l'ont bien compris et restent tranquillement chez eux, à profiter de leur famille. Les infirmiers, peu nombreux, ne sont là que pour les quelques soins qui ne peuvent attendre le lundi, c'est-à-dire les soins les plus ingrats. Dans les couloirs désertés, on croise des internes de garde, des sans-grade, et tous

ceux qui, libérés de la présence des anciens, s'imaginent être devenus compétents. Les plateaux-repas que l'on nous distribue sont froids.

Les malades ne connaissent ni week-ends ni vacances. Même le dimanche, ils restent malades.

Lundi 20 janvier 2014. C'est en fin d'après-midi que j'ai eu un entretien avec le chef de service, venu m'informer du progrès des investigations. Les résultats des examens génétiques, fraîchement parvenus, restent confus : on ne peut pas dire grand-chose. On a certes détecté, dans des noyaux de cellules tentaculaires, une multitude de séquences d'ADN étrangères à l'espèce humaine – ce qui, évidemment, est une mauvaise nouvelle. Certaines de ces séquences pourraient provenir d'animaux dont le génome n'a pas encore été étudié, voire d'animaux inconnus. Mais il se pourrait aussi que le phénomène ne soit qu'un artefact, le résultat d'une contamination accidentelle des échantillons, lors du prélèvement ou au cours d'une manipulation en laboratoire. Un acte de malveillance n'est d'ailleurs pas exclu. Une contre-expertise a été ordonnée, mais il est peu probable qu'elle donne des résultats plus clairs. En somme, on ne sait

rien, ou l'on fait semblant de ne rien savoir.

En attendant, l'hypothèse privilégiée reste celle de l'intoxication alimentaire. L'ingestion d'une bactérie ou d'un toxique particulier aurait provoqué une violente éruption cutanée. Par un mécanisme encore inexpliqué, peut-être tout simplement parce que je me serais trop gratté, cette éruption, au lieu de régresser et de rester dans les limites du raisonnable, aurait poursuivi une évolution anormale et démesurée, pour nous mener là où nous sommes. Ce serait donc un peu de ma faute. La clé de l'énigme pourrait résider dans une tendance du poison à se concentrer en certains points précis du corps, brouillant les signaux chimiques qui régulent la prolifération et la différenciation cellulaire.

Le chef de service m'a longuement interrogé sur mes pratiques alimentaires, sans que je parvienne à me souvenir de la moindre nourriture douteuse ou exotique que j'aurais pu absorber dans les semaines précédant mon hospitalisation. S'il s'agit d'un empoisonnement, l'identification de la substance incriminée serait utile au traitement. Au-delà de mon humble cas, elle permettrait de prendre les mesures sanitaires adaptées.